LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

46

ALPHONSE KARR

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

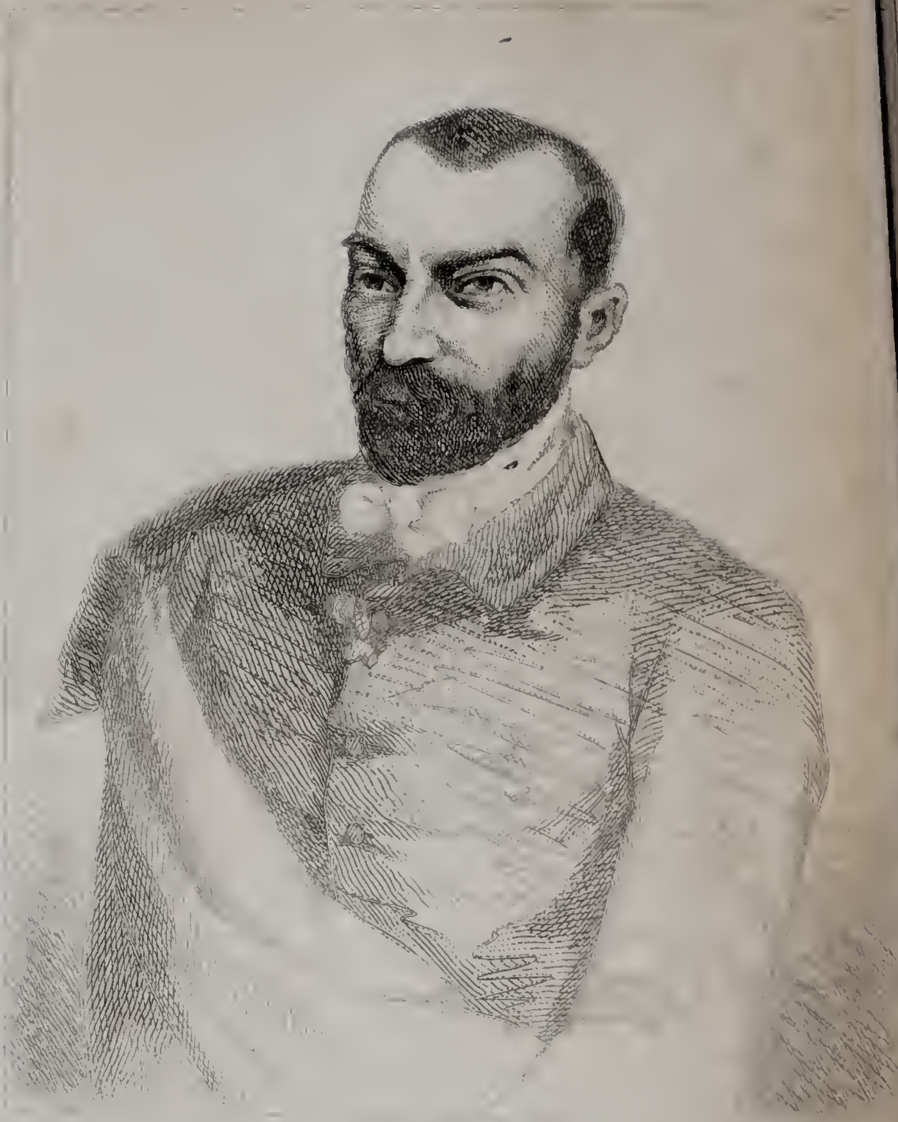
50 centimes.

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

ALPHONSE KARR

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Carey del et sc

ALPHONSE KARR

Gve HAVARD Editeur

[illegible]

LES CONTEMPORAINS

ALPHONSE KARR

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

A EUGÈNE SUE

Monsieur et grand socialiste,

Vous avez inséré, le 29 août dernier, dans la *Gazette de Savoie*, non pas une réfutation de votre notice biographique, ainsi qu'on nous l'avait affirmé d'abord, mais une lettre aussi outrageante pour nous que possible.

Elle est conçue en ces termes :

« Annecy, 15 août 1855.

« Monsieur le Rédacteur,

« Je viens de lire une prétendue biographie écrite par un sieur Jacquot, dit de Mirecourt. Cet homme, plusieurs fois déjà condamné, flétri judiciairement comme calomniateur, est tombé si bas dans le mépris des honnêtes gens, que, par respect de soi, on ne peut descendre à réfuter ses infâmes mensonges et à exiger de lui d'autre réparation qu'une réparation correctionnelle qui, une fois de plus, le flétrisse et le couvre d'ignominie. Malheureusement cette réparation même m'échappe. (Ici la phrase socialiste obligée contre le gouvernement et la magistrature. Nous croyons inutile de nous soumettre au timbre, uniquement pour nous faire l'écho des rancunes politiques de M. Eugène Sue, et nous ne reproduisons que ce qui nous concerne.) Je me vois donc forcé de

protester contre les lâches diffamations dudit Jacquot par le silence du dédain.

« Agréez, etc.,

« EUGÈNE SUE. »

Voilà, certes, une épître où le courroux et l'injure se donnent pleine carrière.

Les frères et amis vous ont dicté, monsieur, ces lignes insensées. Il fallait mettre à l'abri votre honneur de démocrate et tâcher de me rendre blessure pour blessure.

Malheureusement, des coups ainsi portés ne peuvent m'atteindre.

Oui, monsieur, j'ai subi deux condamnations judiciaires. La loi, pour des motifs qu'on respecte toujours et qu'on ne discute jamais, ne permet pas à un écrivain de fournir la preuve

du fait qu'il avance, dès que ce fait, par une publicité quelconque, peut donner un surcroît de déconsidération à l'homme le plus déconsidéré de la terre.

D'un libéré du bagne, par exemple, on n'a pas le droit de dire : — C'est un ancien forçat !

D'un homme atteint et convaincu d'avoir fouillé dans la poche d'autrui, on n'a pas le droit de dire : — C'est un voleur !

Afin de protéger plus sûrement les bons, le Code, par sagesse, a cru devoir aussi protéger les méchants. Les distinctions seraient trop dangereuses; il est impossible de les admettre.

C'est aux magistrats seuls qu'il appartient d'appliquer la peine; on ne

souffre pas que d'autres s'en chargent.

Mais combien de crimes échappent à la loi! Que de méfaits n'ont pas été prévus! Que d'indignités sont commises tous les jours, sans que les tribunaux puissent y mettre obstacle! Vous le savez mieux que personne, monsieur et grand socialiste.

Qu'arrive-t-il alors?

Un écrivain courageux se lève, prend le fouet vengeur, et cingle en plein visage les coupables impunis.

Nécessairement cet écrivain se heurte contre l'inflexibilité de la loi. Qu'on l'attaque, il subit une condamnation certaine. Rien n'est plus triste sans doute; mais aussi rien n'est plus nécessaire comme mesure de sûreté générale.

Un sacrifice personnel fait à la cause de la moralité publique rend un homme martyr, mais ne le déshonore pas.

Je ne puis donc être en butte au *mépris des honnêtes gens*, ni même au vôtre, monsieur, pour avoir dénoncé les indignes manœuvres littéraires d'Alexandre Dumas et les sauts de carpe politiques d'Émile de Girardin.

Si je démasque aujourd'hui votre faux socialisme, vous pouvez me faire condamner une troisième fois : je ne regarderai pas cette condamnation comme une *flétrissure*, et j'aime à croire que la partie saine des lecteurs se range à mon opinion.

Juvénal, de nos jours, pourrait être

traduit quatre ou cinq cents fois en police correctionnelle.

Vous auriez beau jeu vraiment de l'appeler *calomniateur indigne* et de vous récrier sur ses *lâches diffamations*, sur ses *infâmes mensonges!*

Ah! si je possédais, monsieur, la verve énergique de ce poëte! si je pouvais peindre avec la même véhémence de style les abominations sociales dont vous vous êtes rendu coupable! Si j'avais le même accent de conviction pour déplorer les ignominies de vos livres, je vous aurais vu courber la tête, et l'indignation publique eût brisé votre plume, cette plume insolente qui persévère, malgré tout, dans un système impie de bouleversement et de ruine.

Votre prétendue biographie, monsieur, est de l'histoire.

Je la maintiens dans tous ses détails, et mon seul regret est d'avoir trop ménagé l'homme, quand les énormités de l'écrivain autorisaient de plus violentes attaques, et quand le pays, insulté par vous et par les vôtres jusque dans sa gloire, m'ordonnait d'être inflexible.

Maintenant, monsieur, permettez-moi de vous dire que vous mentez avec impudence en affirmant que vous ne pouvez exiger de moi aucune réparation.

Vous ne tromperez pas ici le public avec de grands mots.

Je suis comme vous un homme de lettres, beaucoup moins célèbre sans

doute, mais infiniment plus moral. Mes deux procès, je vous l'ai démontré, laissent mon honneur intact. S'il vous est impossible de rentrer en France pour me demander réparation, rien ne m'est plus facile, à moi, que de prendre la poste et de gagner la frontière pour aller vous l'offrir.

Allons, monsieur, décidez-vous !

EUGÈNE DE MIRECOURT.

ALPHONSE KARR

C'était quelques mois après la Révolution de 1830.

Le censeur des études au collége Bourbon, brave et digne homme qui avait grisonné dans la routine universitaire, ne mangeait presque plus et dormait à peine, depuis qu'on avait confié la seconde divi-

sion de la classe de cinquième à un jeune régent, dont les allures indépendantes lui inspiraient les craintes les plus vives.

Jamais il n'était entré dans la classe du nouveau professeur sans être témoin du même scandale : point de leçons à réciter, très-peu de versions à faire, thèmes inconnus, absence complète de pensums.

Vraiment, c'était intolérable.

D'un bout de la semaine à l'autre, le censeur n'entendait parler d'aucun élève de la classe de cinquième paresseux ou puni, et, chose étrange ! la leçon du maître se donnait au milieu d'un silence, comme on n'en obtient pas aux cours les plus solennels du Collége de France.

— Il se passe évidemment ici quelque abomination, se disait-il, et les élèves sont complices du maître. Une jeunesse

turbulente qu'on a tant de peine à faire mordre aux *Racines grecques*, et qui préfère le jeu de barres aux *Métamorphoses d'Ovide*, ne se maintient pas aussi attentive sans quelque procédé pervers. J'aurai le mot de l'énigme.

Que fit l'ingénieux vieillard..... un homme incapable, nous vous le certifions, de jouer, dans la vie privée, la moindre niche à son voisin?

Il fit comme les laquais, il écouta aux portes.

Le jeune maître était en train de pérorer. Voici ce que le censeur put entendre :

« — Nous trouvons la plus grande analogie entre Lucien, l'auteur du *Dialogue des morts*, et l'un des plus grands écrivains dont se glorifie la France. Je parle

de Voltaire. On remarque chez l'auteur grec la même finesse, la même élégance, la même force d'ironie. Vous êtes trop jeunes encore pour avoir lu Voltaire... Que vois-je? Beaucoup d'entre vous hochent la tête. Cela signifierait-il que je me trompe? Alors, tant pis. Je vous applique le mot profond de La Fontaine :

> Qui n'a pas l'esprit de son âge
> De son âge a tout le malheur. »

— Ah çà! mais quel diable d'amphigouri ose-t-il débiter à ses élèves? murmure l'indiscret censeur, l'oreille toujours collée à la serrurre.

« — Il est nécessaire, mes amis, ajouta le maître, de bien vous convaincre de la vérité du parallèle que je viens d'établir. Avant d'expliquer le premier *Dialogue des morts*, nous lirons ensemble un des

plus jolis contes du géant littéraire du dix-huitième siècle. Ce conte a pour titre *Jeannot et Colin*. »

— Ah ! pardieu ! se dit le censeur, voilà qui est trop violent !

Il ne voulut pas en écouter davantage, monta l'escalier qui menait chez le proviseur, et tous deux firent un rapport, séance tenante, sur l'énormité qu'on avait découverte.

Dans ce rapport, envoyé sur l'heure au ministre, on accolait au nom du régent de cinquième les épithètes gracieuses de républicain et d'athée, châtiment cruel, sans doute, mais en proportion avec la faute commise. On ne s'écarte pas impunément du programme officiel des études, pour lire à ses élèves des contes de Voltaire.

M. Guizot, ministre de l'instruction publique, signifia au professeur d'avoir à renoncer, sans plus de retard, à sa méthode subversive, et cela sous peine de destitution.

Le jeune maître avait la tête chaude.

A vingt-deux ans, on tient beaucoup plus à ses idées qu'à son avenir. Il déclara qu'il était absurde de laisser les élèves dans une ignorance crasse sur toutes choses, pour les renvoyer, au bout de leur longue station sur les bancs universitaires, beaucoup moins forts en grec et en latin que ceux qui apprennent, en six mois, ces deux langues hors d'un collége.

Mais l'Université, mère despote, ne permet pas à ses enfants de penser d'une autre façon qu'elle. S'ils viennent à désobéir, elle les maudit et les chasse.

Voilà ce que le jeune homme comprit

tout d'abord. Ne voulant pas être en butte dans sa carrière à de perpétuelles entraves, il donna sa démission au plus vite, et la littérature accueillit le transfuge pour en faire un de ses plus vaillants soldats.

Car, nos lecteurs l'ont déjà deviné, le régent de la seconde division de cinquième n'est autre que le héros de ce petit livre.

Jean-Baptiste-Alphonse Karr est né en 1808.

Son père, Henri Karr, établi à Paris depuis 1802, fit un voyage en Allemagne avec sa femme enceinte, pour y recueillir un modeste héritage. Madame Karr accoucha de son fils Alphonse à Munich [1].

[1] Elle était d'origine française. Depuis, elle eut un second enfant du sexe masculin, Eugène Karr. Ce frère d'Alphonse a suivi la carrière des sciences et de l'industrie. Il est ingénieur civil, et dirige, depuis 1847, les forges de Coly, près de Montpont (Dordogne).

Henri Karr était un musicien de beaucoup de mérite[1]. Nous devons consacrer quelques pages à son souvenir.

Élevé dans le palais même du duc de Bavière, au bon vieux temps des mœurs patriarcales et de la simple Allemagne, il avait treize ans à peine, lorsque Charles-Théodore[2], dont son père était en même temps le maître de chapelle et l'ami, crut devoir choisir ce dernier pour traiter une affaire secrète avec les hommes de la Convention.

Pendant le séjour de l'aïeul d'Alphonse

[1] Adolphe Adam s'honore de l'avoir eu pour maître.

[2] Prince de Sultzbach, nommé duc de Bavière en 1777. Il eut pour successeur ce fameux Maximilien-Joseph, qui devait trahir, un jour, Napoléon Ier, bien qu'il lui dût sa fortune. L'Empereur avait marié au prince Eugène de Beauharnais une des filles de Maximilien, et le duché du beau-père, à la suite de ce mariage, avait été érigé en royaume.

à Paris, les cartes se brouillèrent de nouveau de l'autre côté du Rhin.

Les terroristes, peu scrupuleux sur l'observation du droit des gens, écrouèrent à la Conciergerie le pauvre maître de chapelle, devenu diplomate.

Du cachot à la guillotine il y avait alors très-peu de distance.

Notre pacifique Allemand eut une si grande frayeur de se voir emprisonné, qu'il en mourut au bout d'une semaine.

Henri Karr était resté à Munich.

Quelques années après, le ciel se rasséréna du côté de la France, tandis que l'orage continuait de gronder sur l'Allemagne.

Devenu pianiste distingué, mais ne trouvant plus dans l'exercice de son art les moyens de soutenir sa vieille mère,

Henri quitta le foyer natal et vint chercher fortune à Paris.

Il ne savait pas un mot de français. Quant à sa bourse, elle contenait cent écus à peine.

Heureuse et naïve confiance d'artiste!

Mais la piété filiale attire les bénédictions du ciel.

A peine installé dans cette ville, que madame de Staël appelait la moderne Athènes, et que Napoléon par son génie rendait la capitale du monde, Henri Karr trouve une place qui lui assure largement l'existence matérielle. Il entre chez les frères Érard pour essayer leurs admirables pianos devant la foule qui encombrait leurs salons.

Parlant assez bien notre langue au bout de huit mois, il sut conquérir d'honora-

bles sympathies parmi les artistes ses confrères, et s'acquit une renommée pour la composition des morceaux de piano.

Nous le voyons, pendant vingt ans, partager avec Thalberg la faveur publique. Ses mélodies, d'un style facile et pur, jouissaient d'une vogue immense.

Balzac, dans un de ses livres, place Henri Karr au nombre des grands maîtres allemands.

Un jour, nous ne savons plus à quelle exposition de l'industrie, notre virtuose remporta un véritable triomphe.

Provoquée par de jeunes concurrents à une joute solennelle, en présence du jury, la vieille et orgueilleuse maison Érard se hâta de ramasser le gant qu'on lui jetait. Elle accepta la lutte, mettant pour condition qu'on entendrait le pre-

mier venu de ses pianos droits, tandis que l'entreprise rivale pourrait faire toucher par n'importe qui le plus parfait de ses pianos à queue.

Cela ressemblait à de la présomption; mais noblesse oblige.

La supériorité de leurs instruments, pour la rondeur et le velouté des sons, ne laissait aux frères Érard aucun doute sur l'issue du combat.

Toutefois, ils ne purent s'empêcher de frémir, quand Thalberg lui-même, le grand Thalberg, vint s'asseoir au piano de la partie adverse. Préludant par de magnifiques accords, l'éminent artiste joua l'un des morceaux les plus difficiles de Mozart, avec un sentiment exquis et une incomparable vigueur.

On accueillit par des bravos unanimes cette exécution brillante.

Déjà les frères Érard se repentaient amèrement de la loi qu'ils s'étaient imposée, lorsque le père d'Alphonse vint s'asseoir et préluder à son tour.

L'instrument rival vibrait encore.

A l'éclatante harmonie de tout à l'heure on entendit succéder de douces et limpides variations sur l'air si connu *Il pleut, il pleut, bergère*. Henri Karr avait habilement choisi ce thème, que la merveilleuse perfection du piano droit permettait de rendre avec une justesse mélodique incomparable. On eût dit une pluie de perles, une cascatelle de diamants. Jamais sous les orangers en fleurs, quand la brise est tiède et quand l'étoile brille dans l'azur, les roulades du rossignol

n'éveillèrent plus délicieusement les échos du soir.

Un charme surnaturel semblait captiver les auditeurs.

Quand Henri s'arrêta, le chef-d'œuvre de Mozart était oublié; Thalberg était vaincu.

Le jury décerna tout d'une voix aux frères Erard la grande médaille d'or.

Ce fut le plus beau jour du bon artiste, et, dans sa vieillesse, il aimait à raconter souvent cette victoire.

Marie-Louise lui avait promis la croix, au nom de son impérial époux; mais Sainte-Hélène empêcha l'exécution de la promesse. Ni les princes légitimes ni le gouvernement de Louis-Philippe ne songèrent à récompenser l'illustre pianiste.

On prévint Alphonse Karr, en 1842,

qu'il était au nombre des hommes de lettres portés sur la première liste de promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur.

— Vous voulez me décorer? dit-il, après mon père, s'il vous plaît!

Noble et généreuse réponse, que nous nous plaisons, dès à présent, à enregistrer dans cette notice.

Le vainqueur de Thalberg attacha donc à sa boutonnière le ruban rouge destiné à son fils. Il mourut l'année suivante, à l'âge de soixante-trois ans.

C'est lui que l'auteur du *Chemin le plus court* a peint sous le nom de maître Kreisherer. Le portrait est frappant de ressemblance, à en croire tous ceux qui ont connu le vieux musicien. Alphonse décrit « ses cheveux blonds grisonnants, sa

figure calme et bienveillante. » Il le montre narrant la curieuse histoire de Guy d'Arezzo, « ce moine bénédictin de Toscane, qui inventa la gamme, et prit dans la strophe de l'hymne à saint Jean la dénomination des notes :

> *Ut* queant laxis *re*sonare fibris
> *Mi*ra gestorum *fa*muli tuorum,
> *Sol*ve polluti *la*bii reatum,
> Sancte *I*oannes.

Un peu gâté par son père, notre futur homme de lettres eut une heureuse et insouciante enfance. Très-intelligent, mais plus turbulent encore, il obtint au collége tous les prix de gymnastique, à défaut des prix de latin et de grec.

Esprit libre et plein d'indépendance, ayant déjà sur les bancs de l'école un grain de misanthropie, le jeune élève ne travaillait qu'à ses heures.

Or jamais ses heures ne furent celles de ses maîtres.

— Monsieur Karr, votre leçon ?

— Je ne la sais pas, répondait-il invariablement.

— Monsieur Karr, votre thème?

— Je ne l'ai pas fait.

Et les retenues de pleuvoir.

Alphonse, on doit le dire, s'en souciait comme de la barbe du Grand Turc.

Les poches bourrées de toutes les œuvres des anciens poëtes, il grignotait gaiement un morceau de pain sec dans sa cellule solitaire, lisant et relisant ses auteurs favoris, non pas seulement ceux indiqués par le programme des écoles, et dont on explique à grand'peine quelques rares passages, mais tous ceux qui forment le radieux cortége de l'antiquité savante et lettrée.

On conçoit qu'à ce régime notre élève de quinze ans ne tarda pas à acquérir une profonde connaissance des idiomes qu'on faisait bégayer à ses condisciples.

Il devint même un peu plus fort que ses maîtres, sans que ceux-ci en eussent le moindre soupçon, ce qui n'est pas le détail le moins pittoresque de l'histoire.

Souvent, pendant la classe, M. Caboche, son professeur, le voyant absorbé sur un livre, croyait le prendre en faute et confisquer un roman de Pigault-Lebrun ou de Ducray-Duminil.

— Que lisez-vous là, monsieur Karr? Faites-moi passer ce volume! criait-il brusquement.

Très-contrarié de l'aventure et maudissant le fâcheux, Alphonse apportait le livre d'un air rogue.

C'était Claudien, Térence, Horace ou Tibulle.

M. Caboche devenait pourpre de colère. Il se croyait impudemment joué, déclarait que l'élève avait commis un escamotage et finissait par le mettre à la porte.

Alphonse était enchanté de ce dénoûment.

Jamais il ne réclamait, trop heureux d'échapper au bruit monotone de la classe et d'être seul avec ses poëtes.

Un jour cependant il se dit :

— Je veux faire perdre à mon professeur la mauvaise opinion qu'il a de moi.

On composait en version latine.

M. Caboche avait donné à traduire une trentaine de vers de Lucain, juste le début du poëme de la *Pharsale*.

— Bon ! se dit Alphonse, je vais joliment le surprendre !

Au lieu de rédiger son devoir en prose, il écrit une élégante traduction en vers français. Puis, afin de causer au professeur un étonnement plus vif, il juge à propos de ne pas se borner aux trente vers latins dictés par M. Caboche, et d'en traduire quarante-cinq.

— Il verra, pensa l'espiègle, que je sais mieux mon Lucain que lui !

Le résultat de la composition devait être proclamé le samedi suivant. Fier du machiavélisme de son coup d'État, notre écolier compte les jours, puis les heures. Enfin le samedi arrive, et le son fêlé de la cloche l'appelle à la classe. Il croit entendre le plus mélodieux de tous les carillons.

Bien certainement il sera le premier !

Le cœur lui bat avec force. Il dissimule

son impatience absolument comme ce jeune Spartiate qui se laissa dévorer les entrailles par un renard.

De temps à autre, il examinait sournoisement M. Caboche, pour voir s'il ne lançait pas de son côté quelque coup d'œil admirateur. Mais le régent impassible faisait répéter le *Conciones* absolument comme si rien de nouveau ne se fût passé sous le soleil.

Après nombre d'exercices fastidieux et qui parurent à notre élève se prolonger beaucoup plus longtemps que de coutume, le professeur ouvrit son portefeuille, en retira une liasse de copies, et dit à haute et intelligible voix :

— Places de la composition en version latine !

Karr dressa l'oreille.

Il y eut une demi-minute de silence. M. Caboche l'employa gravement à nettoyer le verre de ses lunettes. Puis, détachant la liasse, il cria d'une voix aigre :

— Premier, M. Dorigny !

Alphonse eut un brusque tressaillement. Il jeta sur son maître des regards pleins de dédain.

— Second, M. Delassalle ! continua le professeur.

Et, sans prononcer le nom d'Alphonse, il acheva la liste jusqu'au soixantième et dernier élève, jeune blondin que la seconde République et l'Empire ont, depuis, envoyé près d'une cour du Nord, comme ministre plénipotentiaire.

C'était à n'y plus rien comprendre.

— On a sûrement égaré ma copie, murmurait Alphonse.

Mais tout à coup M. Caboche prononça ces mots terribles :

— Hors de composition l'élève Karr, atteint et convaincu d'avoir servilement copié je ne sais quelle traduction en vers. Joignant l'ineptie à l'impudence, il ne s'est pas même aperçu de l'endroit où s'arrêtait le texte latin, et m'a remis un devoir d'un tiers plus long.

Ce fut un vrai coup de massue.

Alphonse, accablé par le ton méprisant du professeur et par les rires de ses condisciples, ne songea même point à donner les preuves de son innocence et n'ouvrit pas la bouche pour se laver d'une inculpation honteuse.

Dès ce jour, les succès officiels ne le tentèrent plus. Il revint à ses chers poëtes et continua sa méthode originale d'études.

En dépit de son indifférence et de sa taciturnité, quelques saillies heureuses lui échappaient de temps à autre; un maître moins prévenu que M. Caboche eût deviné facilement toute la finesse d'esprit de cet élève.

— Savez-vous, demandait un jour le professeur, ce qu'on nomme une comédie à tiroirs?

— C'est une comédie *commode*, répondit Karr.

Il ne tarda pas, du reste, à se venger de ce terrible homme, et cela d'une façon aussi délicieuse qu'inattendue.

L'inspecteur général entre, un matin, dans la classe.

Désigné le premier pour répondre à ses interrogations, Karr explique avec beaucoup de bonheur un passage de Plaute. Le

haut fonctionnaire penche la tête et ferme un œil en signe de satisfaction.

Quant à M. Caboche, il tombe des nues.

— Vous avez là, dit l'inspecteur à voix basse, un élève de très-belle force.

M. Caboche s'incline et se rengorge.

Alphonse continue de traduire ; mais, remarquant la satisfaction qu'il cause à son ennemi intime, il ânonne tout à coup, hésite, et s'arrête sur un mot latin, équivalant au mot français *tablier*.

L'inspecteur gardait le silence. Peut-être eût-il été fort en peine de le rompre.

Derrière lui, l'ingénieux M. Caboche, venant au secours du malin élève, qui semble chercher dans l'œil de son professeur l'explication du mot, s'avise de relever le devant de sa robe, afin de simuler,

par cette mimique expressive, l'accessoire susdit du costume féminin.

Voilà ce qu'attendait Alphonse.

Il part d'un joyeux éclat de rire; l'inspecteur se retourne aussi vite et surprend M. Caboche dans sa grotesque attitude.

Nous laissons à deviner la confusion du pauvre homme et la joie bruyante de la classe entière.

Alphonse, trouvant, l'année suivante, un professeur plus sympathique et plus habile à juger les dispositions réelles de ses élèves, cessa de bouder, travailla ses devoirs et remporta les premiers prix.

Son père le destinait à l'enseignement.

Nous avons assisté tout à l'heure aux débuts du jeune homme dans la carrière, et nous connaissons le motif de sa rupture avec l'Université.

Henri Karr, peu satisfait de voir son fils renoncer à ce qu'on appelle une *position*, lui témoigna son mécontentement à la façon de tous les pères, c'est-à-dire en fermant sa bourse.

Alphonse ne se découragea point.

Il alla demeurer rue des Fossés-Saint-Victor avec un de ses anciens amis de collége.

Leur mansarde était fort étroite : ils n'avaient d'autres meubles qu'un lit, deux chaises et une pauvre table de sapin.

Souvent ils se prenaient de querelle pour savoir qui des deux irait chez le boulanger, l'épicier ou le charcutier querir la nourriture du jour, et puiser à la fontaine voisine la provision d'eau dans leur cruche de terre[1].

[1] Ils s'épargnaient ainsi le payement d'un porteur

Décidé à devenir homme de lettres, Alphonse taille sa plume et invoque la muse.

Une chance heureuse lui ouvre la lice au milieu de ces beaux jours de renaissance littéraire dont 1830 vient de signaler l'aurore. Comme tous les jeunes écrivains de l'époque, il a une foi robuste en lui-même, une audace immense, un espoir

d'eau. Mais Alphonse, déjà très-fécond en originalités, absorba les économies de plusieurs mois en un jour. Voici à quelle occasion. Le locataire d'au-dessous jouait de la flûte, et persistait, malgré les représentations du jeune homme, que le bruit gênait dans son travail, à étudier, du matin au soir, *Je mène au bois Colinette* ou *le Carnaval de Venise*. Karr profite d'une absence de son ami, appelle un Auvergnat, et lui ordonne de répandre dans la chambre tout le contenu de son tonneau. Le voisin monte en jetant les hauts cris. Il trouve Alphonse une ligne à la main. — Monsieur! monsieur!... c'est abominable... L'eau coule à grands flots chez moi! — Ça m'est bien égal, répond Karr. Vous aimez à jouer de la flûte; moi j'aime la pêche à la ligne. Chacun son goût!

sans bornes. Volontaire obscur dans la grande armée romantique, il lui tarde de gagner ses galons en se jetant à corps perdu dans la mêlée.

De la rue des Fossés-Saint-Victor, il va frapper, avec plusieurs manuscrits sous le bras, à la porte du *Figaro*.

Henri de Latouche l'accueille d'un air très-aimable.

— Que m'apportez-vous là, jeune homme? lui dit-il... Un roman, sans doute?

— Non, monsieur, répond Karr; ce sont deux poëmes.

— Encore des vers!... Il en pleut des myriades autour de moi; je suis inondé de rimes, c'est un déluge!

— Pourtant...

— Oui, je sais ce que vous allez répliquer : « La poésie!... suave idiome, écho

du ciel!... » comme disent ces messieurs... J'en ai par-dessus la tête! Vous appelez-vous Victor Hugo, Alfred de Vigny ou Émile Deschamps?

— Hélas non! dit Karr.

— Alors, faites de la prose!

Tout en parlant ainsi, de Latouche déroulait les deux manuscrits apportés par le jeune homme. Il parcourut rapidement quelques feuillets.

— Pour ne pas vous décourager, dit-il, je vais insérer le plus petit de vos poëmes. Remportez l'autre, et, dès à présent, rédigez-nous quelques articles littéraires ou politiques.

Alphonse Karr suivit ce conseil.

Il avait besoin de trouver le pain quotidien au bout de sa plume.

On remarqua tout d'abord chez le jeune

auteur les qualités et les défauts qu'il devait porter plus tard à un si haut point, c'est-à-dire une verve originale, ironique[1], et beaucoup d'humour ; mais aussi de la vulgarité dans le style, et, trop souvent, une allure banale dans la pensée.

Le manuscrit en vers rendu par de Latouche avait pour titre : *Sous les Tilleuls.*

Notre héros se borna tout simplement à effacer les rimes, et publia, chez Charles Gosselin, son poëme transformé en roman

[1] Alphonse Karr est, après Janin, le littérateur le plus agressif des temps modernes, et, chose bizarre! ils ont l'un et l'autre un caractère extrêmement chatouilleux et susceptible. Ces illustres spadassins de la plume, qui ont fait saigner tant d'amours-propres, s'irritent outre mesure quand on blesse le leur. Nous avons trop peu de temps à perdre pour lire tous les lundis le verbiage du roi de la critique. On nous affirme qu'il persévère dans ses outrages systématiques contre le *biographe*. Est-ce que vraiment il s'imaginerait nous enlever l'estime du public?... Pauvre homme!

de mœurs. Il lui conserva la même étiquette, et ne changea ni la coupe primitive de l'œuvre, ni sa forme, ainsi qu'on le remarque à des chapitres entiers.

« Ce livre d'Alphonse Karr, a dit un critique de talent, M. de Molènes, est essentiellement une œuvre de jeunesse. On y sent cette fièvre du cœur dont on se guérit plus tard en avalant tant de potions amères. Les sources de la gaieté y sont abondantes et fraîches. Le soleil de mai et les regards des jeunes filles y luisent sans cesse ; il est certaines pages d'où s'exhalent de vraies senteurs de printemps. On y retrouve la poésie réelle, non pas celle dont le pied ne s'est jamais posé que sur les cimes onduleuses des nuages, mais celle qui a si bien erré sur la terre, qu'elle a laissé des lambeaux de robe et des gouttes

de sang à tous les buissons du sentier.

« Nous avons tous, au fond de quelque tiroir, les lettres de Magdeleine; nous avons tous senti les mêmes déchirements que Stephen, à ce passage où elle nous prie de sacrifier au bonheur et au repos de son existence tout ce qui peut nous rester dans le cœur d'amour saignant et méconnu[1]. »

Dès la publication de ce premier livre, Alphonse Karr eut une réputation faite.

La librairie parisienne se disputa ses

[1] Tous les critiques ne donnèrent pas à M. Karr de pareils éloges. Il y eut des attaques extrêmement injustes et violentes. Certains Aristarques, s'imaginant porter un coup mortel au débutant, assurèrent qu'il n'y avait de bon dans l'ouvrage que les épigraphes placées en tête des chapitres, et signées Gœthe ou Schiller. Alphonse Karr prouva que les épigraphes étaient de son cru. Il avait conservé ses meilleures rimes en les faisant passer sous le manteau de ses compatriotes les poëtes allemands. Jugez si la critique fut penaude et regretta sa sottise!

ouvrages, et l'éditeur Werdet racheta fort cher de Charles Gosselin le traité qui assurait à celui-ci deux autres romans d'Alphonse.

Ces romans parurent les années suivantes. Ils avaient pour titre : *Une heure trop tard* et *Fa dièze.*

Le premier forme suite à *Sous les Tilleuls*, avec d'autres personnages.

« Quant à *Fa Dièze*, dit M. de Molènes, auquel nous empruntons une appréciation nouvelle, c'est une bulle, si l'on veut, mais une bulle qui tire d'elle-même la fraîcheur et l'éclat des nuances changeantes qu'elle fait briller aux yeux. C'est une *songerie* comme on en peut faire, au fond d'une chaise de poste, alors que les grelots des chevaux et le roulement de la voiture bercent votre pensée.

« Pendant ce rêve de quelques heures, le romancier se livre à une course fantasque et désordonnée sur le clavier de l'âme humaine. Tout ce qui remplit notre cœur d'accords, depuis le tintement argentin que font les bruits éloignés de l'enfance jusqu'aux voix mélancoliques et désabusées de l'âge mûr, les accents joyeux, les notes plaintives s'interrompent ou se succèdent sans ordre, sans suite, mais d'une façon qui trouble et qui séduit.

« Les livres de cette nature tiennent plutôt à l'art sensuel de la musique qu'à l'art abstrait et sévère de l'écrivain. Ils rappellent aussi le charme des essences, car ils ont la puissance enchanteresse, le exhalaisons enivrantes, et la douce volupté du narguilé. »

Selon nous, il est fort dangereux pour

un écrivain d'arriver sans progression et trop vite au retentissement de la gloire littéraire.

Debout sur ces élévations inconnues de la renommée, où la faveur publique le transporte, il est saisi de vertige et la tête lui tourne.

M. Karr ne résista point au désir de *poser* devant la foule qui lisait ses œuvres.

Bientôt la *pose* devint chez lui une occupation sérieuse, une manie, un système, un besoin de chaque jour et de chaque heure. Il s'appliqua constamment à mettre son individualité en relief et à faire saillir aux yeux du public tout ce qu'il pouvait y avoir de particulier dans sa personne et dans son caractère.

Ce défaut de l'homme ne tarda pas à gagner l'écrivain.

Sa verve, d'abord franche et communicative, devint fausse, guindée, sans chaleur, et n'excita presque plus ni entraînement ni enthousiasme.

Le renom qui semble avant tout flatter M. Karr est celui qui s'attache à l'homme excentrique. Il ne fait pas un geste, il ne dit pas un mot qui n'ait pour but de vous arracher cette exclamation :

— Quel drôle de corps !

Ou bien :

— Voilà un féroce original [1]!

Sur le chapitre des bizarreries et des idées baroques écloses, depuis le commencement du monde, dans les cervelles détraquées, il est d'une force prodigieuse,

[1] Un jour, à la première représentation d'une tragédie à l'Odéon, on le vit paraître aux avant-scènes en habit noir, avec un casque de pompier.

et son plus grand plaisir est de mettre sa science en pratique.

Renonçant à l'hospitalité de son ami de la rue des Fossés-Saint-Victor, il va demeurer seul, rue Tronchet, au septième étage.

Dans la chambre de M. Karr, il n'y a qu'une natte, laquelle sert de lit, de table et de siége. Notre homme de lettres écrit par terre, mange par terre, dort par terre[1]. Il reçoit ses éditeurs, vêtu d'une magnifique robe de chambre écarlate, et coiffé d'une toque surmontée de trois immenses plumes de paon. Ses pieds nus portent des pantoufles jaunes.

Plus tard, il s'avise de faire peindre sa

[1] Les vents coulis ont cruellement châtié ce mépris de l'hygiène : il a des rhumatismes dans tous les membres, et son individu tressaille perpétuellement de tics nerveux.

chambre tout en noir, murs et plafonds.

Des ossements humains, des crânes, de vieilles armes, un cor de chasse et des hiboux empaillés garnissent ce logement funèbre. La natte ne sert plus alors de lit à M. Karr; il couche tout habillé dans une bière, entre deux cierges qui brûlent.

Quand on entre dans son sépulcre, il vous dit bonjour d'un air sinistre, et vous invite à dîner, le soir même, avec un croque-mort de ses amis.

De la rue Tronchet, il se décide à transférer ses pénates rue Vivienne.

M. Karr veut déménager lui-même. On le voit emporter sa natte sous son bras, sa ferraille et ses ossements dans des paniers.

Au bout de quinze jours, il revend à un tapissier ses tentures de catafalque, et métamorphose son domicile en un logis de

vrai croyant. Rien n'y manque, ni le *selamlik*, ni l'*odalik*, ni les soies de Brousse, ni le divan circulaire, ni les pastilles d'aloès brûlant dans de larges cassolettes. M. Karr a des chibouques, des *lulés* en bois de cerisier, des turbans, des cafetans, des cimeterres et des babouches. Il porte le splendide costume d'un Osmanli d'avant la réforme. Sa poitrine, constellée de broderies d'or, éblouit comme le soleil.

Un autre jour, il dépense trois mille écus à la *Porte-Chinoise*, rue Richelieu, pour se meubler en mandarin.

Ses costumes de ville ne ressemblent pas à ses costumes de chambre.

M. Karr s'habille, pour sortir, en écuyer du Cirque. Il porte une culotte de daim collante, un habit de cheval à gros bou-

tons argentés, des bottes à l'écuyère et une cravache.

D'autres fois, il passe une blouse, un méchant pantalon de velours, se campe une casquette sur l'oreille, et s'en va, la pipe aux lèvres, visiter les barrières et courir la guinguette. Les ouvriers le reconnaissent, l'entourent, font signe à leurs connaissances, et se disent à l'oreille :

— C'est M. Alphonse Karr!

L'auteur de *Fa Dièze* est aux anges; l'admiration de ces braves gens l'enivre.

Un des premiers, à Paris, ne s'avise-t-il pas d'avoir à domicile une hyène, en guise de chien? Tous les ateliers typographiques se révoltent, et l'on ne trouve plus un seul compositeur qui veuille porter les épreuves de M. Karr, attendu que son

aimable hôtesse africaine ne manque jamais d'accourir à la porte et de flairer les tibias de ceux qui entrent.

Voyant la correction de ses livres compromise, l'excentrique auteur se débarrasse de la bête carnassière; mais pour acheter tout aussitôt Freyschütz et Cuir-d'Ébène.

Freyschütz est un superbe chien de Terre-Neuve.

Quant à Cuir-d'Ébène, son nom l'indique, c'est un nègre du plus beau noir. Il a pour mission exclusive de promener Freyschütz d'un bout de Paris à l'autre. Cent fois par jour les curieux l'arrêtent et lui demandent :

— A qui donc ce magnifique chien?

Le nègre aussitôt de répondre :

— Il appartient à maître à moi, *messé* Alphonse Karr.

On lui a formellement interdit de savoir jamais prononcer *monsieur*.

Du reste, au témoignage d'Alphonse lui-même, le terre-neuve surpasse de beaucoup Cuir-d'Ébène en intelligence. Il se laisse dresser à toutes sortes d'exercices admirables. Ainsi, par exemple, son maître l'habitue à se rendre, chaque matin, au Palais-Royal, avec une pièce de deux sous dans la gueule. Freyschütz part de la maison, traverse la rue Vivienne, suivi du nègre et d'une foule d'oisifs, qui ne tardent pas à voir le chien descendre le perron, et s'arrêter dans la petite galerie en face, à l'étalage d'une pâtissière. Là, se levant sur deux pattes, il laisse tomber au bord du comptoir la monnaie

de billon, reçoit deux sous de galette en échange, croque la marchandise, et reprend majestueusement sa route par la rue Vivienne.

— Quel superbe animal! disent les spectateurs. A qui ce beau terre-neuve?

— Il appartient à maître à moi, *messé* Alphonse Karr, répète Cuir-d'Ebène, fidèle à sa leçon.

Très-souvent l'auteur de *Fa dièze* est à peu de distance, recueillant avec délice les commentaires de la foule.

Deux mille personnes raconteront, à coup sûr, le jour même, dans tous les coins de Paris, l'histoire de la galette et du chien d'Alphonse Karr.

Cependant tout s'use en ce monde, même la réclame en action.

Les journaux ne tardent pas à faire

connaître que le musulman de la rue Vivienne subit une métamorphose d'un nouveau genre. On le représente comme un des horticulteurs les plus distingués de la capitale, et l'on cite même un dahlia qui porte son nom. Retiré dans une campagne à Montmartre, il cultive des jardins immenses, plante un bois et sème des fleurs.

Puis tout à coup on apprend que ce goût pour le jardinage a fait place à une autre passion.

M. Karr devient triton d'eau douce et courtise assidûment les nymphes de la Seine. Il nage avec autant de grâce que Freyschütz, et lutte contre le courant avec une vigueur nonpareille.

A cette époque, nous le voyons accomplir des prodiges de sauvetage et gagner

une médaille, qu'il porta longtemps avec fierté [1].

De Saint-Ouen, où il se fixe d'abord, il remonte le fleuve avec son canot, gagne à Charenton le confluent connu, et va, dit la *Galerie de la presse* « passer les habitants de Créteil, sans danger et sans écla-

[1] L'histoire du cuirassier sauvé de la noyade a été reproduite trop souvent par M. Karr lui-même pour que nous en donnions ici une édition nouvelle. Seulement il paraîtrait que l'écrivain a légèrement interverti les rôles. On affirme que le soldat en question aurait, au contraire, repêché M. Karr, dont les bras et les jambes se trouvaient enlacés par des herbes aquatiques. Le cuirassier, gaillard robuste, le dégagea par un violent effort. L'auteur de *Fa dièze* avait même, dit-on, perdu connaissance. Rouvrant les yeux au moment où il touchait la rive, il ne voulut pas (simple affaire d'amour-propre) être ramené par un sauveur. Une lutte s'engagea. Le cuirassier, vaincu de fatigue, eut le dessous. Il allait très-sérieusement couler à fond, quand M. Karr l'empêcha de se noyer à son tour, le déposa sur le bord, et prouva par des arguments irrésistibles aux amis du cuirassier qu'il avait arraché leur ingrat camarade à un trépas certain.

boussures, sur les petits gouffres de la Marne. »

L'illustre écrivain s'était épris d'une jeune châtelaine du voisinage, qui avait à traverser la rivière toutes les fois qu'elle se rendait à Paris. M. Karr se fit batelier pour voir de plus près et plus souvent les beaux yeux qui lui allumaient le cœur.

> Et vogue la nacelle
> Qui porte mes amours!

La jolie dame de Créteil reconnut, un soir, dans un salon de la Chaussée-d'Antin, son mystérieux nocher de la Marne. Apprenant qu'il se nommait Alphonse Karr, elle s'approcha souriante, et lui dit :

— Monsieur, je vous dois *dix centimes* pour ma dernière traversée. Permettez-moi, je vous prie, d'acquitter ma dette.

On ne sait rien de plus sur la châtelaine

et les amours d'Alphonse. Est-ce le désespoir, est-ce le caprice qui lui firent abandonner Créteil ?

Seul il pourrait nous l'apprendre.

Nous le retrouvons l'année suivante au bord de la Manche, le visage brûlé par le soleil et les mains durcies par la rame. Il se mêle aux loups de mer d'Étretat, fraternise avec eux, porte leur costume, les aide à mettre les bateaux à flot ou à les remonter sur la grève, quand les vagues sont en furie.

Le public apprend avec une surprise extrême que M. Karr est devenu le plus rude pêcheur de crevettes de toute la côte. On reçoit sur sa vie de marin les confidences les plus détaillées. Il raconte ses travaux, ses émotions, ses périls.

« Allant d'Étretat à Étigues, dit-il, je me suis

fait surprendre par la nuit et par la marée. La mer était houleuse et montait avec un grand bruit. Il vint un moment où je fus obligé de m'arrêter.

« Devant moi la mer en colère se brisait contre la falaise. Je fus obligé de retourner sur mes pas. A cent toises de là, elle battait également contre le rocher. J'étais renfermé dans un cercle que la mer rétrécissait à chaque instant. Il faisait nuit. Je savais que dans une heure il y aurait quinze pieds d'eau là où j'étais encore à pied sec, entre la mer écumante et une muraille droite de trois cents pieds, soixante fois la hauteur d'un homme.

« Je nage bien ; mais de quel côté me diriger ? C'était la première fois que je venais dans ce pays, — et, d'ailleurs, les lames m'auraient bientôt broyé contre le rocher.

« Un douanier, qui m'observait depuis longtemps, m'appela du haut de la falaise, quand il m'eut perdu dans la nuit. Il descendit à moitié chemin, par un sentier à peu près taillé dans le roc, et me jeta une corde, au moyen de laquelle j'allai le rejoindre. »

Notez que la corde devait avoir pour le moins cent cinquante pieds, puisque le

préposé de la douane ne descendit qu'à moitié chemin, et que la falaise était *droite*, sans possibilité d'escalade. M. Karr a dû remercier pieusement la Providence, qui plaçait là cet homme tout exprès pour son salut, avec une corde aussi longue.

Tous les jours arrivent d'Étretat de nouvelles et plus curieuses histoires.

L'illustre auteur passe maître canotier. Ses relations avec Valin, le garde-pêche, avec Martin Gram et Césaire Blanquet, sont connues de l'Europe entière. On sait que son canot se nomme *la Langouste*. Puis il monte en grade et devient capitaine de navire. Dans le port de Fécamp se balance avec orgueil un joli deux-mâts, appelé *l'Arselin*, garni de son équipage, et portant cette inscription en grosses capitales :

Patron, ALPHONSE KARR.

Le bonheur maritime de notre héros n'est troublé que par un seul chagrin. Ses oreilles sont affligées de la prononciation incorrigible des naturels du pays, qui persistent à l'appeler monsieur *Alphonche*.

Il ne vient à Paris que très-rarement pour apporter de la copie à son libraire, acheter des fleurs exotiques et serrer la main à Méry et à Roger de Beauvoir.

Eh bien, voyez les inconvénients de l'illustration!

Notre solitaire d'Étretat, malgré tout son désir de garder l'incognito, ne réussit pas à dissimuler sa présence dans la capitale. Chacun à l'instant même s'occupe de lui. Ses admirateurs profitent de l'occasion pour imprimer sur ses livres

nombre d'articles élogieux, et comme, à côté du char de triomphe, il y a toujours l'insulteur, une main inconnue et perfide s'efforce. d'écraser sous l'outrage et le ridicule cette renommée grandissante. En un clin d'œil, tous les murs de Paris et de la banlieue sont couverts d'affreux calembours dans le genre de ceux-ci :

Alphonse *Karr touche !*
Alphonse *Karr rogne !*
Alphonse *Karr casse !*
Alphonse *Karr rosse !*
Alphonse *Karr nage !*

Et *le Corsaire*, cette méchante feuille, ose dire, dans un indigne paragraphe, attribué à la plume du vieux Lepoitevin Saint-Alme, son rédacteur en chef :

« C'est vous-même qui écrivez, à la nuit tom-

haute, sur les murs votre propre nom, accolé à quelque énigmatique signification, pour le populariser quand même. »

O calomnie !

Plusieurs hommes de lettres signalent à M. Karr ces lignes outrageantes. Il se prend à éclater de rire, et répond :

— Que voulez-vous ? mon nom prête au calembour. J'en avais déjà fait trois cent dix-huit, avant que pareille idée fût venue à autrui. Ce matin, j'ai commis le trois cent dix-neuvième, *Karr avance et raille*. Je vous le cède. Usez-en comme bon vous semblera. Mes compliments à M. Lepoitevin Saint-Alme. C'est l'homme le plus chauve et le plus malin que je connaisse.

Le lendemain, allant déjeuner à l'Arsenal, chez Charles Nodier, qui le recevait

toujours à bras ouverts, Alphonse put lire toutes les réclames burlesques crayonnées à droite et à gauche de sa route.

Il ne perdit absolument rien de sa belle humeur, et, remarquant, aux alentours de la Bastille, une muraille où rien n'était encore écrit, il entra dans la boutique d'un Auvergnat, prit un morceau de charbon et traça sur le mur vierge cet affreux jeu de mots :

Karr bon a ri.

Puis, riant effectivement aux larmes, il continua sa route, le long du boulevard Bourdon.

Le soir, il dîna chez son éditeur Werdet, avec Balzac [1], Jules Sandeau, Michel Mas-

[1] L'auteur d'*Eugénie Grandet* prit place, à ce dîner, sur un siége plus haut que celui des autres convives, et dont la forme rappelait celle d'un trône: Il avait une cuiller et une fourchette en vermeil, quand ses

son, Paul de Kock, et ce fameux Léon Gatayes, dont notre génération sceptique a nié si longtemps l'existence.

Léon Gatayes est l'*alter ego* de son illustre ami.

Nos arrière-petits-neveux diront Alphonse Karr et Léon Gatayes, absolument comme nous disons Oreste et Pylade, Thésée et Pirithoüs, Nisus et Euryale, Damon et Pythias, Cicéron et Atticus. Ne vous figurez donc pas que Léon soit un mythe audacieux, inventé par notre homme de lettres tout exprès pour lui donner la réplique et jouer à son endroit le rôle de confident de tragédie. Non, certes! Gatayes

voisins de table mangeaient avec de simples couverts d'argent. Il accepta ces distinctions, sans avoir l'air de s'en apercevoir, impassible comme un sultan qui fait baiser le bout de sa robe à ses pachas et à ses vizirs.

existe en chair et en os. C'est un écuyer de première force, un critique musical de quelque valeur, et même un harpiste fort distingué.

Alphonse dit de lui qu'il a plusieurs cordes à *son harpe.*

Comme son ami le matelot-poëte, Léon jouit d'une énorme popularité, de Vaucotte à Étretat [1].

[1] Très-économe de sa nature, il essaya toujours de mettre un terme aux dépenses inconsidérées d'Alphonse, et Philibert Audebrand raconte, nous ne savons plus où, l'anecdote que voici. M. Karr reçoit un jour une charmante collection de violettes, variété nouvelle. Tout joyeux, il court faire part de cette bonne fortune à son ami. — Au moins, cette fois, dit-il en terminant, tu ne me gronderas pas, tu ne diras plus que je me ruine. Ces violettes ne me coûtent rien. — Elles te coûtent plus de mille francs, répond Gatayes, et je te le prouve :

« Pour le port de la lettre te faisant part de l'envoi, trente centimes, ci. . . 30 c.

« Pour la valeur de deux journées de travail que tu as entièrement perdues

De plus, il est un des quarante mille intimes de M. Alexandre Dumas père, et ceci nous donne la clef d'une petite in-

depuis que tu attends ces précieuses violettes, ci. . . . . 300 fr.

« Pour le pourboire de l'homme de confiance qui t'a apporté lesdites violettes, ci. . . . . 5 fr.

« Pour le déjeuner dudit homme de confiance, que tu n'as pas voulu laisser repartir à jeun, ci. . . . . 5 fr.

« Pour le dîner d'extra que tu as donné à cette occasion à deux amateurs du Havre, ci. . . . . 150 fr.

« Pour le voyage de Paris que tu vas être obligé de faire à l'effet de prendre les renseignements qui te manquent pour la culture desdites violettes, et cinq ou six jours que tu resteras dans la capitale, plus les accessoires de toilette nécessités par ta présence dans ladite capitale, le tout évalué au moins à six cents francs, ci. . . . . 600 fr.

« Récapitule à présent, cela fait juste mille soixante francs trente centimes. »

« — Maudites violettes! dit Alphonse Karr, je n'avais pas songé à tout cela. »

famie, commise, il y a quelque dix ans, à notre égard.

Voici l'anecdote.

C'était le 16 avril 1845, le matin même du jour où nous avions à rendre compte aux tribunaux de la brochure qui a pour titre : FABRIQUE DE ROMANS, *maison Alexandre Dumas et compagnie*. L'heure était solennelle et terrible. Dieu sait tout ce que la rancune du grand marchand de phrases soulevait contre nous de tempêtes! Il y avait cent à parier contre un que nous allions être écrasé dans la tourmente et recevoir notre première *flétrissure judiciaire*, comme dirait, du fond de la Savoie, le socialiste Eugène Sue.

Or, le 16 avril même, dans l'édition du matin de *la Patrie*, M. Karr crut devoir donner aux magistrats, devant les-

quels nous allions paraître, le simple renseignement qui va suivre.

« Ce qu'il y a de plus grave, disait-il, contre le jeune auteur de cette diatribe, c'est qu'il a présenté un roman à M. Dumas pour que celui-ci le fît entrer dans les produits de sa manufacture; c'est que M. Dumas avait refusé le livre, et que c'est après ce refus que l'auteur de la brochure s'est si fort indigné contre un commerce auquel on n'avait point voulu l'associer. »

Nécessairement, M. Karr tenait ce joli détail de M. Léon Gatayes, qui le tenait lui-même sans nul doute d'Alexandre Dumas père. Jugez alors s'il était possible d'en suspecter l'exactitude!

Ah! vous preniez, ce jour-là, messieurs, la défense d'une triste cause!

En n'appliquant pas le maximum de la peine, les juges ont trompé votre désir. Vous nous avez fait rouler sur la tête un roc qui nous a laissé debout, et, si nous

étions méchant, nous aurions aujourd'hui l'occasion de prendre une belle revanche.

Mais soyez sans crainte : le mensonge est une arme dont nous n'avons jamais su nous servir.

Léon Gatayes a beaucoup d'esprit. Pendant vingt jours, il sut dérober M. Karr à nos recherches, nous recevant, aux lieu et place de son ami, avec une politesse gracieuse et le sourire aux lèvres. Il blâmait l'article inconsidéré d'Alphonse, nous promettant une rectification qui n'arriva point, et à laquelle nous dûmes renoncer, de guerre lasse.

Revenons à notre biographie.

Euryale-Gatayes habita presque toujours les côtes de la Manche avec Nisus-Karr.

Le premier venait à Paris presque tous les mois, afin de réveiller la réclame, si

elle venait à s'endormir et à trop négliger son ami.

Dans un de ces voyages, il fut assez gravement malade et tous ses cheveux tombèrent. Alphonse l'accueillit, à son retour, par cette phrase barbare :

— Tu n'es qu'un va-nu-*tête!*

— Bravo! cria Gatayes. Le mot est joli. Imprime-le, mon cher; il ne faut rien perdre.

M. Karr l'imprima, comme tous ses lecteurs ont pu le voir.

La passion de l'écrivain pour la marine et pour les fleurs ne l'empêchait pas de satisfaire aux nombreuses commandes qui lui étaient adressées par les libraires parisiens. Il écrivit à Étretat de charmantes nouvelles, dont le recueil fut publié sous le titre de *Vendredi soir*.

Beaucoup de ses ouvrages sont des recueils de ce genre et contiennent de véritables petits chefs-d'œuvre.

Obligé de quitter, vers 1835, sa chère solitude pour venir prendre la rédaction en chef du *Figaro*, M. Karr se logea rue de la Tour-d'Auvergne.

En même temps il accomplissait un des actes les plus sérieux de l'existence. Il se mariait.

Son ménage ne fut pas heureux : avant la fin de la première année, les époux se séparèrent judiciairement [1]. De quel côté furent les torts? Ceci ne tombe plus sous notre appréciation. M. Karr n'est point un écrivain antisocial, dont il soit urgent de fouiller la vie pour mettre ses actes en

[1] Une fille est issue de cet hymen. Elle existe et ne voit jamais son père.

désaccord avec ses doctrines. C'est un original et constant fantaisiste, que nous n'avons à convaincre ni de mauvaise foi, ni d'imposture, excepté cependant en ce qui nous est personnel. Mais une affaire privée ne concerne pas la morale publique. S'il nous eût mieux connu jadis et s'il eût pris la peine de lire plus attentivement notre brochure contre Alexandre Dumas [1], il aurait aujourd'hui sur la conscience un remords de moins.

Quelque temps après sa séparation conjugale, M. Karr publia un nouveau livre, qui fut à l'instant même dévoré par une masse de lecteurs. Il renferme, dit-on, l'histoire de son union malheureuse.

Nous parlons du *Chemin le plus court* :

Dans cette œuvre on trouve des carac-

[1] Page 41 et suivantes.

tères dessinés de main de maître, principalement celui de Wilhelm Girl, qui, d'un bout à l'autre, est la glorification d'une poétique et intelligente paresse. Ce Wilhelm Girl est un vrai poëte, mais un poëte qui laisse ses vers dans la fumée du tabac et dans le calice des fleurs.

La seconde partie de ce roman contient un portrait de belle-mère que n'eût pas désavoué M. de Balzac.

Dieu, l'horrible bourgeoise! et que son gendre fut à plaindre!

Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre est le titre collectif de quatre romans, dont la publication suivit celle du *Chemin le plus court*. La première partie, *Geneviève*, est écrite dans le sens du panthéisme allemand. M. Karr s'est inspiré de Gœthe, de Novalis et de Burger. Pour ceux qui

aiment le scepticisme naïf et la philosophie païenne, son livre a, sans contredit, une saveur incomparable.

On est choqué néanmoins par certains accès de gaieté grossière et intempestive, qui contrastent fort mal avec la façon généralement délicate de s'exprimer et de sentir qui distingue le talent si souple de M. Karr. Il y a çà et là d'impardonnables négligences, des tours d'une familiarité de mauvais goût et un ton de plaisanterie vulgaire qui gâtent les plus beaux endroits.

Clotilde, *Hortense* et *Am-Rauchen* sont les titres des trois dernières parties de cette œuvre [1].

La simplicité de mœurs des bons villa-

[1] Trois autres livres de M. Karr parurent à peu près à la même époque. Ce sont *Einerley*, — l'*Histoire de Napoléon*, — et *les Paysans illustres*, ou *le Plutarque des Campagnes*.

geois d'Étretat n'avait point corrigé M. Alphonse Karr de sa funeste manie de la *pose*. Il eut soin de donner au public vingt descriptions de son logement de la rue de la Tour-d'Auvergne.

Une foule de badauds se postaient dans cette rue. Ils épiaient la sortie de l'auteur de *Geneviève*, et séduisaient le domestique (le domestique avait ordre de ne jamais résister à la séduction) pour visiter le curieux domicile.

On n'oubliait pas de laisser traîner su les fauteuils de l'appartement la robe d chambre de M. Karr, robe magnifiqu en velours noir, couverte de broderi d'or.

Nous arrivons à l'année 1839, où n tre héros commença la publication d *Guêpes*, son écrin littéraire le plus pr

cieux, l'œuvre originale qui lui a valu le surnom de Sterne français.

On doit le dire, au milieu de toutes ces pierreries, il y a du strass et des cailloux du Rhin. La funeste tendance de M. Karr à se mettre perpétuellement en scène, lui, ses amis et son chien Freyschütz [1], cause une sorte de fatigue. Sa verve a parfois des assoupissements incroyables, et la vulgarité de la forme n'est pas le moindre défaut de l'ouvrage. Mais que d'amusantes digressions, que de spirituels commentaires, que d'idées sérieuses, que de charmantes broderies jetées sur ce canevas étincelant! Il n'est pas un abus, pas un

[1] On se rappelle cette fameuse histoire du terre-neuve, qui, dans un accès de colère, s'oublia jusqu'à dévorer son maître et à lui enlever nombre de morceaux de chair, que M. Karr passa un temps indéfini à faire recoudre.

ridicule, pas un travers du siècle que M. Karr n'ait flagellé sans miséricorde.

Grâces lui en soient rendues !

Il y a trois choses surtout dans l'ordre social qui excitent la bile de l'auteur des *Guêpes*, les avocats, les circonstances atténuantes et les marchands qui vendent à faux poids ou falsifient les denrées.

Sa voix est au service de toutes les grandes idées, de toutes les inventions utiles.

Ainsi, par exemple, il appelle le premier l'attention publique sur Frédéric Sauvage, l'inventeur de l'hélice, qui gémissait dans une prison pour dettes au moment même où son admirable découverte recevait la sanction d'une solennelle expérience.

Mais *les Guêpes* ne sont pas toujours aussi bien inspirées, et M. Karr cède

beaucoup trop à son penchant pour la raillerie. Nous tombons, en feuilletant son livre, sur un passage où il confond le patriotisme, cette fièvre généreuse qui doit aussi bien brûler le cœur du poëte que celui du soldat, avec le chauvinisme, qui n'en est que la charge grotesque.

En littérature, comme dans la vie privée, M. Karr a mis trop souvent en oubli cet aphorisme de son invention :

> De tous les sens attribués à l'homme, le plus précieux est le sens commun.

Le succès des *Guêpes* a duré dix ans, chose énorme en librairie[1].

[1] Dans cet intervalle, Alphonse Karr publia d'autres ouvrages dont voici les titres : *Pour ne pas être treize*, — *Midi à quatorze heures*, — *Feu Bressier* (son roman le plus médiocre), — *une Histoire invraisemblable*, — *Voyage autour de mon jardin*, — *la Famille Alain*, — *le Livre des Cent Vérités*, — et *les Fées de la mer*. N'oublions pas une *Notice sur Brillat-Savarin*,

C'est une rude tâche que d'avoir de l'esprit à jour fixe. Une fois cette tâche acceptée néanmoins, il faut la remplir et ne pas user de subterfuge. Nous ouvrons le numéro des *Guêpes* de mai 1841, et nous y trouvons une longue et paradoxale tirade contre l'amitié, prise dans *le Chemin le plus court*. Une autre fois, l'auteur dé-

travail dont on fait beaucoup d'éloges. De 1850 à nos jours, il a fourni aux éditeurs *Raoul Desloges*, ou *un Homme fort en thème*, — *Clovis Gosselin*, — *une Poignée de Vérités*, — *les Femmes*, — *Lettres écrites de mon jardin*, — *Agathe et Cécile*, — *Devant les Tisons*, — *les Soirées de Sainte-Adresse*, — *un Bonheur manqué*, — *Christian*, — *Fantaisies philosophiques*, — et un *Dictionnaire du Pêcheur*, contenant un traité complet de la pêche en eau douce et en eau salée. Nous ne parlons pas d'une multitude de nouvelles et de proverbes, édités par Michel Lévy ou par Victor Lecou, non plus que d'une foule d'articles insérés dans *la France maritime* et dans *la République du Peuple*. En 1848, il fonda *le Journal*, sous le patronage du dictateur Cavaignac; mais cette feuille, qui, en politique, ne représentait absolument que la fantaisie de M. Karr, mourut de consomption.

coupe dans le même ouvrage une monographie ayant pour titre, *le Peintre de portraits*, et la réimprime sans gêne[1].

Prenez garde, monsieur Karr, prenez garde !

Si ce malheureux débitant de chicorée, que vous maltraitiez tout à l'heure, était tant soit peu licencié en droit, il pourrait vous dire que l'action de vendre deux fois la même chose s'appelle dans le Code d'un vilain nom, du nom de stellionat.

Mais assez là-dessus.

[1] Nous pourrions multiplier les preuves de ce genre, même en dehors des *Guêpes*. On vend, à l'heure où nous écrivons, à la Libraire Nouvelle, sous cette couverture : *Histoires normandes*, un volume renfermant *Clotilde* et *Histoire de Rose et de Jean Duchemin*, deux livres déjà parus. Un autre ouvrage, publié chez Michel Lévy, *la Main du Diable*, ne contient d'inédit que cette bluette de 18 pages. Le reste du volume se compose de nouvelles imprimées dix fois déjà : *un Vaudeville sans se voir*, — *Histoire de tant de charmes*, — *la Vierge noire*, — et *le Moine de Kremsmunster*.

Avec l'or gagné par sa publication, M. Karr, dans l'unique but de faire des économies, assure-t-il, et de ne plus vivre à l'auberge, achète une campagne ravissante à Sainte-Adresse, faubourg d'Ingouville, au Havre[1].

Grâce à la plume de notre écrivain propriétaire, il n'est pas un lecteur qui ne connaisse dans ses moindres détails ce délicieux séjour. Voyez-vous d'ici la porte d'entrée fière de ses opulentes corbeilles de fleurs? N'admirez-vous pas le jardin avec ses beaux arbres si vigoureux et si bien soignés, sa large pelouse verte et son ruisseau limpide qui sanglote sur son sable fin, depuis qu'un maître d'usine du voisinage s'est avisé de lui faire tourner une roue et repasser de petits couteaux?

[1] Il a été obligé de la revendre en 1848.

M. Karr habite Sainte-Adresse pendant tout l'été.

Son manuscrit arrive du Havre par la poste, et un commis intelligent débite les *Guêpes* dans une boutique, louée rue Neuve-Vivienne.

Tous les bénéfices de la vente sont pour l'auteur.

Quand il rentre à Paris, vers la fin de l'automne, on lui rend fidèlement les comptes.

Un jour, en examinant le registre, il croit s'apercevoir que la vente diminue. Sans plus tarder, il rédige une note, et toute la presse annonce, le lendemain, que M. Karr vient d'être tué roide en duel.

Rumeur générale dans Paris. On assiége la boutique.

— Est-il vrai que M. Karr soit mort? demandent des milliers de visiteurs.

— Hélas! répond le commis, la nouvelle n'est que trop certaine!

Aussitôt les volumes s'enlèvent, s'enlèvent.... C'est une bénédiction! Deux jours suffisent pour vider le magasin. Toutes les collections se réimpriment, et M. Karr prie les journaux de démentir le bruit de sa mort. Il affirme qu'il est vivant, très-vivant, et qu'il jouit d'une santé florissante.

Heureux d'avoir été dupe d'un bruit mensonger, le public achète les *Guêpes* de plus belle, afin de voir si elles ont toujours le même aiguillon.

— Ah çà, quel est donc l'animal qui t'a fait mourir? s'écrie Laurent Jan, rencontrant son ami Karr au foyer de l'Opéra.

— C'est moi-même, très-cher, répond le spirituel écrivain. Mes *Guêpes* ne se vendaient plus.

Après la révolution de 1848, Alphonse Karr se porte candidat aux élections de la Seine-Inférieure. Victime d'une coterie qui lui enlève toutes ses voix dans l'arrondissement du Havre, il n'entre point à la Chambre et se console en reprenant la publication de ses petits volumes.

Ils paraissent alors toutes les semaines, sous le titre de *Guêpes hebdomadaires*.

Aux approches de l'élection présidentielle, il se dévoue corps et âme au succès de la candidature du général Cavaignac. Les *Guêpes* donnent, en regard l'une de l'autre, les deux biographies du vainqueur de juin et du prince Louis-Napoléon Bonaparte. Cette dernière est écrite avec toute la passion du moment.

Quelques jours après, on lisait dans *la Presse* :

« M. Alphonse Karr part demain pour le Havre. Au moyen de l'influence qu'il a acquise dans l'arrondissement par quelques années de séjour, il va appuyer la candidature du général Cavaignac. Nous serions curieux de savoir sur quels fonds seront payés les frais de cette mission. »

Alphonse Karr répondit :

« Monsieur le rédacteur, les frais de mon voyage au Havre se sont élevés à la somme de dix-sept francs soixante-quinze centimes. Ils resteront à la charge de votre dévoué serviteur,

« A. Karr. »

Revenu à Paris, l'auteur des *Guêpes* fut décoré de l'ordre de la Légion d'honneur. On ne fit que lui rendre le ruban rouge qu'il avait si noblement cédé à son père.

Nous croyons avoir écrit cette notice avec toute l'impartialité qu'on est en droit d'attendre de notre plume. Si d'un côté de la balance nous avons jeté l'histoire de quelques ridicules bien connus et des re-

proches de charlatanisme, nous plaçons franchement sur l'autre plateau les louanges dues à l'homme et l'incontestable mérite de l'écrivain.

M. Karr fait partie de la Société des gens de lettres.

Jamais il n'a voulu toucher le prix de reproduction de ses *Guêpes*, perçu par l'agence sur les journaux de départements. Il ordonna que les sommes qui lui revenaient fussent versées, chaque mois, dans la caisse de secours de la société.

« Je n'aime pas, dit-il, qu'un poëte, qu'un musicien, puisse aller prendre dans la rue au collet un homme qui fredonne une romance de lui, en disant : C'est trois francs ! »

Alphonse Karr est à Nice, d'où il envoie, chaque semaine, un article au *Siècle*. La vogue de ses *Bourdonnements* n'est

pas moins grande que celle de ses premières productions dans ce genre, dont il a été le créateur et dont il est resté le maître.

Nous terminerons par deux anecdotes, sans lesquelles nos lecteurs trouveraient nécessairement cette biographie incomplète.

Il faut, pour entendre la première, nous transporter encore une fois au pied des falaises de la Manche. Là, nous entrerons chez Rose et Jean Duchemin, ce brave et vieux ménage de pêcheurs dont Alphonse a raconté la simple et touchante histoire.

Cette histoire, Rose Duchemin l'avait écrite elle-même, car c'est une femme intelligente et réellement au-dessus de sa classe. Alphonse, ayant eu l'occasion de la connaître à propos d'un accident qui la ruinait (la perte du bateau de son mari), obtint pour elle, de la générosité de la

duchesse d'Orléans et par l'entremise de madame d'Elchingen, une somme de cinq cents francs, qui servit à l'acquisition d'un autre bateau. Il acheta, en outre, soixante francs le manuscrit de la bonne femme, et en fit ce charmant livre que tout le monde a lu.

Les pêcheurs sont avares; c'est le moindre de leurs défauts.

De méchantes langues parisiennes firent accroire à la mère Duchemin que son collaborateur avait gagné des sommes folles avec l'œuvre commune. Le démon de l'argent l'emporta sur la voix de la reconnaissance, et la femme du pêcheur s'en alla réclamer fort aigrement à l'écrivain sa part dans les bénéfices.

Alphonse, qui a bon cœur, ainsi que vous le diront tous les gens d'Étretat, mais

qui n'est pas endurant, l'envoya paître.

Encore aujourd'hui, la mère Duchemin n'est pas très-convaincue qu'elle n'ait point été victime d'une abominable spéculation.

« — D'ailleurs, raconte-t-elle, les cinq cents francs de madame la duchesse ne nous ont pas d'abord porté grand profit. Nous avions baptisé le bateau du nom de *Lisa Boisgontier*, sans nous douter sous quelle patronne nous le mettions, Jésus! Eh bien, la pêche du hareng a tout à fait manqué cette année-là. Pardine! c'est tout simple, la sainte Vierge n'avait pas voulu entendre nos prières. Mais nous l'avons rebaptisé depuis, et il s'appelle maintenant la *Sainte Anne de Fécamp*. C'est un fier bateau, allez! »

Un de nos amis a pu recueillir textuel-

lement ces paroles de la bouche même de Rose Duchemin.

Nous avons annoncé une seconde anecdote, et l'on devine qu'un de nos bas-bleus émérites va paraître en scène.

Alphonse Karr, à toutes les époques, s'attira de nombreux ennemis par ses tendances à l'épigramme. Il eut le malheur de lancer une ou deux phrases de critique acerbe au bas-bleu dont il est question.

La dame irritée ne s'en remit à personne du soin de sa vengeance.

Un soir, à la brune, elle attend l'auteur des *Guêpes* à la porte de la *Revue des Deux Mondes*, et le frappe d'une arme qu'elle tenait cachée sous un pli de son châle.

Par bonheur, son bras était moins vigoureux que sa haine, et M. Karr en fut quitte pour une égratignure.

Non-seulement le récit exact du *crime* fut publié dans *les Guêpes ;* mais on crut devoir y joindre le dessin de l'instrument contondant qui avait servi à sa perpétration.

C'était un abominable couteau de cuisine !

Alphonse Karr suspendit ce couteau dans son cabinet, à gauche d'une toile qui représente le fameux sauvetage du cuirassier. Il traça au-dessous l'inscription suivante sur une pancarte commémorative :

« Donné par madame L*** C*** à M. Alphonse Karr.... *dans le dos.* »

FIN.

. . . .

dis cite justitiam monité et non temnere divos

« apprenez à avoir l'oreille juste et à ne pas dédaigner les vrais dieux la musique. »

que dira Jouin de cette traduction, si ces lignes lui tombent sous les yeux ?

Je m'arrête pour deux raisons, mon cher Busoni — la première c'est que je sais que vous connaissez peut-être ce pays mieux que moi — la seconde c'est qu'en vous le rappelant ou en vous le faisant connaître, je pourrais — car vous aimez encore plus le soleil que la paresse — vous donner un ardent désir de quitter Paris —

Alph. Karr

Lith. V. Janson, r. Dauphine. 18.